

Jean-David Pelletier

Les
cocottes
du **Vilain Sapin**

ou la folle épopée de Johnny-D.



 LES EDITIONS DE
L'HOMME

Récit

À ma mère

*Les voyages forment la jeunesse...
Et déforment la vieillesse ! N'est-ce pas fantastique ?*

Taco Le Âne

CE LIVRE RACONTE MON VOYAGE à pied en Italia, entrepris le 31 décembre 2016 au terme d'une année terriblement mouvementée.

J'avais fait le chemin de Compostelle en 2015. Lors de ce périple de 850 kilomètres, mon premier de ce genre, j'avais spontanément partagé mes impressions et mes anecdotes sur Facebook. J'y racontais avec humour mes aventures, mes rencontres et mes réflexions. Doué pour me retrouver dans des situations absurdes, voire dangereuses, j'avais vite reçu énormément de commentaires et d'encouragements. Les gens aimaient me suivre et moi, j'aimais partager ma route. Et, pour être franc, j'avais grandement besoin de tous ces encouragements !

Voyager seul, à pied, de 35 à 40 kilomètres par jour, est une expérience très intense. La partager en temps réel et recevoir des messages en retour avait été un facteur déterminant dans la réussite de ce premier pèlerinage. Cette enlevante interaction sur Facebook avait donné à mon aventure une dimension plus grande, car j'avais souvent l'impression de voyager *avec* des centaines de personnes et, je le sentais, de les rendre heureuses. Pour ma part, si cucul ou exhibitionniste que cela puisse paraître, ça me rendait également heureux et me donnait la force de continuer !

Pour mon second périple, j'ai cherché un symbole qui me permettrait de relier l'histoire du sapin qui avait été au centre de ma vie ces derniers mois au récit de mes nouvelles aventures à pied. Je n'ai pas eu à chercher longtemps. Assis devant mon sapin géant, j'ai trouvé mon fil conducteur : les

cocottes du désormais célèbre VILAIN SAPIN DE MONTRÉAL!

Tout juste avant mon départ, j'ai été pris dans une des plus grandes et des plus absurdes polémiques médiatiques internationales que la ville de Montréal ait connues depuis des décennies ! En effet, mon petit frère, ses associés et moi sommes derrière l'installation du fameux SAPIN LAID DE MONTRÉAL.

Érigé en plein centre-ville, ce sapin, qui devait rivaliser avec celui du Rockefeller Center à New York, a été l'objet d'un scandale sans précédent. Sa photo a rapidement fait le tour de la planète. Et les titres peu flatteurs se sont succédé : « Le vilain sapin », « Le sapin laid », « L'odieux arbre de Noël » ; l'« étrange », le « maigrichon », le « piteux » sapin ! Du *New York Times* au *Telegraph* de Londres en passant par *Le Parisien*, le *Washington Post*, *BuzzFeed* et *Singapore News*, la nouvelle et le débat entourant notre sapin ont enflammé la planète !

L'avant-veille de mon départ, avant qu'on enlève l'arbre, j'ai cueilli quatre cocottes entre ses branches avec la ferme intention de planter des vilains sapins à des moments cruciaux de mon voyage.

C'est donc avec ces quatre cocottes dans mon sac à dos que j'ai quitté Montréal pour Roma le 30 décembre 2016.

Montréal

UN PANTALON DE TOILE, un jean, quatre t-shirts, deux chandails chauds, neuf bobettes, vingt paires de bas, un sac de couchage, deux polars, des runnings, un matelas de sol, une trousse de *band-aids* et de soins des pieds, un brûleur, ma mini-cafétière à espresso, mon K-Way (que je prononce « kiwi »), un manteau, une tablette électronique, un *Paris Match* et le dernier livre de Michel Tremblay¹. TOUT ça sur mes épaules pour deux mois !

Mon avis d'absence est activé sur mon Outlook. J'ai fait mon *check in* sur KLM. J'ai profité de Noël et des *partys* de bureau pour dire bebye à tout le monde. Mon gros chien Billibob est casé chez mon père. Je suis prêt !

Mais quelque chose cloche, un drôle de sentiment me gosse. J'ai beau savoir que je pars demain pour vivre une fantastique aventure, je ne me sens pas excité du tout. Je ne ressens rien, en fait. C'est étrange.

Pourtant, la veille d'un départ pour un long voyage, je suis généralement super excité ! Je ne tiens pas en place, je sors, je me défonce et je ne dors pas de la nuit. L'avantage

1. Je l'avais offert à ma mère à Noël, et elle me l'avait remis la veille de mon départ. Ma mère m'a donné le goût de la lecture et m'a fait découvrir très jeune l'univers de Tremblay. Nous nous échangeons ses livres et parlons de son œuvre depuis que j'ai 14 ans.

étant que le lendemain, je dors dans l'avion. Mais là, non ; j'irais plutôt me coucher.

À la fin de mon adolescence, ma gang d'amis et moi, nous organisions des soupers de départ chaque fois que l'un d'entre nous partait faire le classique voyage en Europe ou cueillir des cerises en Colombie-Britannique. C'était la fête, nous faisons bombance pour le départ et rebombance au retour ! Cette époque me manque. L'âge des amitiés indéfectibles, et le temps où une absence de deux semaines semblait une éternité.

Aujourd'hui, en guise de souper de départ, je me suis fait livrer une soupe tonkinoise, j'ai publié sur Facebook le contenu de mon sac à dos (*dull*) et je bois de la bière, seul. Je m'ennuie comme un rat mort. J'ai encore des amis, les mêmes d'ailleurs, mais les temps changent. Les enfants, les conjoints, la vie, quoi ! On peut passer deux semaines ou six mois sans se voir, le temps file tellement vite en vieillissant qu'on ne s'en rend plus compte ! Aussi, admettons qu'on ne se torche plus en gang comme dans les années 1990 ! Heureusement d'ailleurs, car on était assez intenses, merci. Donc, j'ai 38 ans, et je me lance dans une grande aventure en solitaire qui risque de me faire le plus grand bien. Mais je ne suis pas excité, point barre !

Je me sens amorphe, et ce, même si j'ai l'intention de parcourir des centaines de kilomètres à pied à travers l'Europe. Je sens à la fois de l'épuisement et de la fébrilité. Mais ce n'est pas une fébrilité positive de grand départ. Non, c'est une fébrilité désagréable.

Il faut dire que les derniers mois ont été franchement pénibles. La saga du vilain sapin a conclu une année en montagnes russes, truffée de crises et d'épisodes de gestion de crises au boulot comme dans ma vie personnelle. Je me sens malade. En fait, JE SUIS malade. Je souffre d'une indigestion de gestion de crises. D'une INDIGESTION DE CRISES.

Mais, franchement, LA VRAIE CRISE, celle qui serait la plus dévastatrice et la plus violente, c'est moi qui suis sur le bord de la péter, mais grave, là ! Je suis sur le bord du bord, *on the edge* comme disent les anglophones. J'ai l'impression d'avoir les nerfs à vif, tendus comme les cordes d'un violon accordé à ma nuque. Et ça fait un méchant bon bout de temps que je me sens comme ça. Trop longtemps ! Sérieux, si je n'avais pas eu recours à de la magie-chimie psychiatrique dans les six derniers mois, il y a longtemps que je l'aurais pétée, ma crise, un pétage de coche suprême, un *fuck off* universel, une bombe H comme dans Hystérique ! MAIS, dans 24 heures, « chus *gone* », comme disent les Acadiens ! SO LONG !

O KILOMÈTRE

Roma, Aperol Spritz et gros pétards

APRÈS 20 HEURES DE VOL, de niaisage dans les aéroports et de train sans vraiment dormir, un peu lendemain de veille de surcroît, j'ai finalement débarqué à Roma, la Ville éternelle. Arrivé à 11 heures du matin au Termini, la gare centrale, j'étais étonnamment d'aplomb grâce aux deux savoureux et efficaces cafés pris au casse-croûte de la gare et aux 10 degrés Celsius que m'offrait Roma avec sa lumière magnifique. Je me sentais soudainement et étonnamment en pleine forme.

J'ai entrepris de marcher les six kilomètres qui séparaient le Termini de mon bed & breakfast situé tout près du Vatican. Je n'ai pas choisi de dormir à un jet de pierre du pape simplement parce que c'est joli et que cet homme me semble sympathique. J'ai choisi la proximité du Vatican parce que mon périple à pied commencerait tôt le lendemain matin, place Saint-Pierre. Ça semble symbolique et romantique à souhait, mais c'est vraiment là que débutait mon chemin, la Via Francigena del Sud.

Parlons-en, de la Via Francigena del Sud ! Quarante-huit heures avant mon départ, je croyais que je me lançais

sur un chemin bien défini, avec balisage, étapes et gîtes de pèlerins. Un Compostelle à l'italienne. Le site Internet de la Via Francigena del Sud est super bien fait. Une page pour chacun des 35 segments qui divisent les 640 kilomètres entre Roma et Brindisi, au sud de l'Italia. Des cartes, des conseils, des faits historiques, etc. C'est un itinéraire millénaire que suivaient des moines, des chevaliers, des rois et des païens, remis à jour par une quelconque association touristique et culturelle italienne. Ça faisait un mois que j'étudiais, peu religieusement je l'avoue, ce chemin, en me fiant exclusivement au site Web. Un mois depuis que, excédé par mon sapin et par une année folle au boulot, j'avais décidé, sur un coup de tête, de prendre des vacances prolongées pour me lancer dans ce périple.

Sur le site en question, la Via Francigena del Sud donne l'impression d'être un chemin connu de toute l'Italia. Une route historique millénaire, comme le chemin de Compostelle, qui accueille des centaines de milliers de marcheurs chaque année.

C'est en contactant les gestionnaires du site que j'ai appris, à 48 heures de mon départ, qu'il n'en était rien. *Sweet fuck all!* Pas de balisage et presque pas de gîtes, à part quelques monastères. Sinon, rien. Du moins, rien de ce à quoi je m'attendais. En fait, ce site Internet est un genre de projet pilote; un site pour promouvoir ce que « pourrait être » la Via Francigena del Sud ! Un projet en développement ! À côté, Compostelle, c'était Walt Disney World.

« Vous devriez faire la Via Francigena du Nord », m'a gentiment répondu un gestionnaire du site. « Ce chemin qui monte vers la France est beaucoup plus développé, la signalisation est meilleure et il y a plus de gîtes. Le chemin du Sud, il n'y a qu'une cinquantaine de personnes qui l'ont fait, c'est un projet, vous savez. Vous seriez un des pion-

niers ! Nous serions cependant honorés que vous partagiez votre expérience avec nous. »

La dernière chose que je voulais, c'était de monter vers le nord. Mon but ultime, c'était Jérusalem, pas Avignon ! En plus, en janvier, il risquait de faire froid. Et puis, le nord de l'Italia, j'ai vu, j'y ai vécu. En plus d'avoir séjourné plusieurs mois à Milano il y a une vingtaine d'années, j'ai visité Firenze (Florence), Bologna, Genova, Pisa et Venezia. Non, j'allais descendre vers le sud, *PUNTO!* Avec ou sans signalisation, quitte à marcher longuement sur le bord des autoroutes et à dormir à la belle étoile ou dans des monastères louches !

C'est donc en guise de répétition générale, la veille du coup d'envoi de ce grand pèlerinage incertain vers le sud, que j'ai entrepris de traverser Roma à pied, de la gare au Vatican. Cette belle balade de six kilomètres m'a rapidement fait réaliser à quel point je n'étais pas en forme. Mais vraiment pas du tout. Mon nouvel attirail n'arrangeait rien.

Il fallait tout de même voir mon look de pèlerin. En plus de ma sale tronche barbue, j'étais coiffé d'un chignon *bun* (je sais...) et je portais un immense sac à dos. Un bon sac de type northwestkanukcanadagoosemachinhouette. Le genre de calibre qu'on utilise pour escalader l'Everest. Sur mon dos, il était vraiment disproportionné. Ridiculement démesuré pour un gars qui se lance dans une expédition à pied, il va sans dire. J'avais d'ailleurs nommé ce sac « Bazooka » lors de mon pèlerinage à Compostelle. Je le jure, il est monstrueux ! Ce qui le rend si grotesque, c'est qu'au lieu d'y accrocher mon gros *sleeping bag* hivernal et mon matelas de sol, je les range à l'intérieur, par-dessus toutes les autres babioles. J'en ai fait l'expérience à Compostelle ; en cas de pluie, ce système est TOP ! Cependant, ça donne à mon sac la forme ridicule d'une longue saucisse

géante croche (pour ne pas dire un gros pénis) qui dépasse ma tête d'un bon pied et demi et qui se balance de gauche à droite au gré de mes pas. Il semble beaucoup plus lourd qu'il ne l'est, les gens que je croise me font inmanquablement de gros yeux. Devant, sur le torse, pour contrebalancer le poids et mettre en valeur ma longue saucisse géante croche, je porte un sac plus petit que j'ai baptisé « R2-D2 ». Il est super pratique, compartimenté, muni d'une toile imperméable et d'un espace de chaque côté pour insérer ma bouteille d'eau et mon vin de vigueur. Bref, au final, je fais sept pieds et deux pouces de hauteur, et cinq pieds de largeur vu de côté.

Le souffle court, titubant légèrement, n'étant pas habitué à cette charge, j'ai découvert la fonction GPS de mon iPhone. Circuler dans les petites rues en consultant un GPS a été désagréablement périlleux. Tentant de me faufiler entre les passants avec ma grosse saucisse, je sursautais à chacun des trop nombreux coups de klaxon, répétant sans cesse « *scusi, scusi* ». C'était horrible. Mon aplomb de la gare a vite disparu. De plus, comme j'arrivais de l'hiver canadien, j'avais encore mes combines sous mes pantalons, alors qu'il faisait 10 degrés. J'étais en nage !

Pour un gars qui s'apprêtait à se lancer dans une marche de plus de 1000 kilomètres le lendemain matin, le constat de ma mauvaise condition physique fut un tantinet (pas mal) préoccupant !

Lorsque j'avais entrepris Compostelle en 2015, ne sachant pas à quoi m'attendre, je m'étais exagérément entraîné et préparé. Oui, je l'avoue, je suis du genre excessif et, surtout, je m'étais inspiré de l'entraînement de Stalone en Sibérie dans *Rocky IV* ! Durant les quatre mois précédant mon départ pour Compostelle, j'avais couru 20 kilomètres par jour, sans relâche, bravant la pluie et la neige, souvent à 20 degrés au-dessous de zéro. Et ce n'est



Les cocottes du Vilain Sapin



ou la folle épopée de Johnny-D.

Lorsqu'il a quitté Montréal pour aller faire un pèlerinage de deux mois en Italie, Jean-David Pelletier était dans un état d'épuisement avancé. Il venait de traverser un tsunami médiatique sans précédent dans le paysage montréalais : c'est lui qui avait eu l'idée d'installer au centre-ville un sapin de 26 mètres qui devait rivaliser avec le célèbre arbre de Noël du Rockefeller Center. Ce sapin, baptisé le « sapin laid de Montréal », avait été féroce ment critiqué et continuait de défrayer la chronique dans le monde entier. Dans son sac à dos, Jean-David avait pris soin d'apporter quatre cocottes du Vilain Sapin dans le but de les planter sur son chemin.

Ce récit de voyage raconte un incroyable périple à pied en Italie, mais également, au fur et à mesure des rituels de mise en terre des cocottes, l'histoire détaillée du Vilain Sapin.

Écrit dans un style urbain et désinvolte, voire désopilant, ce texte sans pudeur, sans scrupule, s'élève au-dessus de l'anecdote et nous plonge dans une quête profondément humaine.

Après avoir marché 1000 kilomètres aux côtés de Jean-David Pelletier, on en redemande.



Jean-David Pelletier a mené une carrière de mannequin qui lui a permis de séjourner dans les grandes capitales du monde. Diplômé de l'INIS en réalisation et spécialiste des communications, il travaille depuis une quinzaine d'années dans le show-business québécois.

Illustration : © Ikon Images / Masterfile
Photo de l'auteur : © François Couture
Design graphique : Nancy Desrosiers

**Groupe
Livre**
Québecor Média

ISBN 978-2-7619-5007-7



9 782761 950077